

NOTE DE LECTURE par MICHEL BOUTANQUOI, connexions n°82, 2004

L'imaginaire collectif

Florence Giust-Desprairies

érès 2009 (première édition en 2004)

16 Les raisons ne manquent pas pour refermer ce livre en éprouvant le sentiment d'avoir achevé une lecture passionnante et féconde. On peut en citer au moins trois : une approche théorique qui ouvre des perspectives en matière de compréhension des pratiques sociales, une démarche clinique centrée sur la question du sujet au sein des groupes institués, une invitation à approfondir l'œuvre de Cornélius Castoriadis.

17 À partir d'une pratique de recherche et d'intervention, F. Giust-Desprairies se donne pour ambition d'éclairer les rapports entre individus, groupes et organisations. Elle s'intéresse plus particulièrement aux groupes institués, c'est-à-dire aux groupes dont la spécificité de la relation tient à la praxis. Elle cherche à montrer « comment les sollicitations organisationnelles se présentent comme un système d'attraction pour la subjectivité des acteurs, comment ces dernières produisent l'émergence de significations latentes pour ceux qui ont investi l'offre imaginaire », en posant que la rencontre à l'origine de la constitution du groupe « est surdéterminée par le pacte initial conclu entre l'imaginaire individuel et celui de l'organisation » (p. 112). Ainsi, si toute organisation sociale « comprend une dimension idéologique et une dimension imaginaire pour se représenter elle-même son environnement » (p. 95), la rencontre entre cet imaginaire, les significations qu'il impose et les individus qui composent le groupe sont au fondement d'un contenu imaginaire spécifique, l'imaginaire collectif, à savoir l'ensemble « des éléments qui, dans un groupe donné, s'organisent en une unité significative pour le groupe, à son insu » (p. 117). Système destiné à produire du sens, lieu de rencontre entre les signifiants individuels et institutionnels, l'imaginaire collectif est une construction.

18 Trois points nous paraissent essentiels :

– le travail de F. Giust-Desprairies est d'abord un travail sur le sujet, non pas un sujet autonome absolu, mais le sujet aux prises avec le social. « Je m'intéresse à cette construction du monde en interrogeant ce qui du sujet est inscrit dans les structures et les logiques sociales, ce qui du social s'inscrit dans le psychisme et comment », écrit-elle (p. 34). Dans ce cadre, la notion d'imaginaire apparaît alors comme une manière de questionner « la façon dont les construits sociaux sont mis en forme par le sujet » (p. 43);

19 – la construction de la notion d'imaginaire collectif s'appuie à la fois sur une mise en perspective critique du concept de représentations sociales, de ses articulations avec la question de l'idéologie et celle de la représentation psychique, et sur la pensée de Castoriadis – en particulier sur la notion d'institution imaginaire de la société et sur l'idée de significations imaginaires sociales qui structurent les représentations du monde, désignent les finalités de l'action, établissent un type d'affect caractéristique (p. 84).

20 – l'ouvrage est profondément ancré dans une démarche clinique en tant que travail de recherche du sens (p. 31). Comme l'auteur le souligne, « la question la plus délicate concerne le passage entre ce qui est formulé, défini, organisé dans l'usage social et ce qui se trame à l'intérieur du sujet » (p. 121). Au travers de récits d'interventions, c'est ce travail d'élucidation qui se trouve développé.

21 Ce livre marque sans doute une étape dans la réflexion psychosociologique sur les organisations, les groupes et les sujets, et intéressera autant le chercheur que l'intervenant. Permettons-nous cependant une petite réserve. On comprend que la volonté d'articuler le psychisme et le social laisse l'auteur quelque peu sceptique sur la portée de la notion de représentations sociales, qui lui paraît à juste titre trop centrée sur des dimensions cognitives au détriment des réalités psychiques. De fait, sa critique porte sur l'absence de théorisation du sujet dans une approche qui isole les contenus, les fonctions et les comportements, et elle conteste une certaine réification des représentations collectives qui conduit à les considérer comme les causes finales des conduites individuelles et collectives. Nos interrogations et doutes quant à l'établissement entre pratiques et représentations d'un lien direct, linéaire, où une pratique pourrait être simplement comprise à partir d'une représentation commune des membres d'un groupe, ont trouvé là une mise en forme qui leur manquait. Lorsque l'auteur souligne que la manière dont un individu reprend en compte une représentation produite par la société met toujours en scène un rapport à sa propre identité, nous ne pouvons que souscrire à un propos qui insiste sur les impasses d'une conception mécanique des représentations. Pour autant, la critique apparaît parfois quelque peu injuste. En tant que travail sur la psychologie de la connaissance, l'approche initiée par Moscovici échoue certes à penser le sujet et particulièrement le sujet dans la pratique, mais elle ne réduit pas les représentations sociales à un système « homogène et clos, existant par lui-même » (p. 51). Moscovici rappelle que « les représentations sociales sont toujours complexes et s'inscrivent nécessairement dans des cadres de pensée préexistants, ceux-ci sont tributaires à chaque fois de systèmes de croyances ancrés dans des valeurs, des traditions, des images du monde et de l'être. Elles sont surtout l'objet d'un travail permanent du social^[3] [3] S. Moscovici, G. Vignaux, « Le concept de thémata »,...

suite ».

22 Certes, il existe des impasses dans la théorie mais les perspectives ouvertes sont loin d'être négligeables. Et, de fait, l'auteur, en même temps qu'elle conteste une notion trop souvent utilisée sans précaution, lui donne une inflexion prometteuse.